

## SELECTION DE TEXTES

**Lettre de Voltaire à Monsieur DEADATO de TAVAZZI, 24 janvier 1761**

Vous nous reprochez de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*...Mais nous avons : vaillant, valeureux, intrépide, hardi, animé, audacieux, brave, etc.

Vous vous vantez de posséder deux expressions pour signifier *gourmand* ; mais daignez plaindre, Monsieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons. Vous ne connaissez que le mot de *savant* ; ajoutez-y, s'il vous plaît : docte, instruit, érudit, éclairé, habile, lettré.

Je finis cette trop longue lettre par une seule réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et la langue italienne,

**Voltaire.**

### **Poulet**

L'adolescent Paul, surnommé Poulet, était élevé par sa mère, sa tante et son grand-père (le baron) dans leur château de famille à la campagne.

Il restait un enfant d'esprit ignorant, niais, étouffé entre ces deux jupes et ce vieil homme aimable qui n'était plus du siècle.

Un soir, enfin, le baron parla du collège ; et la mère, aussitôt, se mit à sangloter. Elle disait : « Qu'a-t-il besoin de tant savoir ? Il vivra et vieillira heureux dans cette maison où nous avons vécu avant lui, où nous mourrons. Que peut-on demander de plus ? »

Mais le baron hochait la tête. « Que répondras-tu s'il vient à te dire, lorsqu'il aura vingt-cinq ans : je ne suis rien, je ne sais rien par ta faute, par la faute de ton égoïsme maternel ? Je me sens incapable de travailler, de devenir quelqu'un, et pourtant je n'étais pas fait pour la vie obscure et triste à mourir à laquelle ta tendresse imprévoyante m'a condamné. »

**D'après *Une vie*, Guy de Maupassant, 1883.**

## Une conversation

Comme c'était étrange ! Rose et Lisa, sa voisine qui, au début du voyage, avaient le cœur bien lourd et retenaient difficilement leurs larmes, se trouvaient maintenant engagées dans une joyeuse conversation.

Les deux fillettes étaient forcées de crier pour s'entendre à cause du glapissement des volailles attachées aux montants de l'autobus, du bêlement des chèvres entassées sur le toit, des bavardages des occupants et surtout de l'effroyable grincement du moteur.

Elles se racontaient les événements de la journée, leurs distractions.

Lisa dit fièrement :

- Tu sais, une fois, mon grand frère m'a emmenée avec lui à un combat de coqs.
- Comment as-tu fait pour qu'il accepte de t'emmener ?

Lisa se mit à rire.

- Je lui ai promis de lui donner une gourde pour ses paris s'il me laissait venir avec lui.

**D'après *Rêves amers*, Maryse Condé.**

## La sixième

Mon premier trimestre a été pauvre en résultats. Je n'ai eu que le tableau d'honneur du premier mois.

Lorsque, à la veille de Noël, ma mère reçut mon bulletin trimestriel, ce fut pour elle un sujet de gros chagrin : toutes mes notes étaient médiocres et les appréciations défavorables.

- José, me dit ma mère, tu ne vois donc pas combien je m'épuise à frotter des piles de linge et combien je me dessèche à repasser de jour comme de nuit ? Tu ne sais pas que c'est pour te permettre de travailler en classe ?

Ma mère n'avait même pas élevé la voix et, en l'écoutant, j'eus l'impression qu'elle pleurait. Comme si c'était moi qui l'avais frappée, elle, ma maman !

Alors je m'effondrai en sanglots.

Je pleurais pour ma mère qui avait eu envie de me voir être un bon élève, et que j'avais déçue et peinée.

Mais lorsque je m'essuyai les yeux, j'aurais voulu retourner immédiatement au lycée. J'étais décidé à travailler.

**D'après *La Rue Cases-Nègres*, Joseph ZOBEL.**

## Le Maître

Le Maître était encore le Maître dans la rue. Il ne marchait pas comme tout le monde, mais avec plus de gravité, comme si à tout moment il ne perdait pas une goutte de lucidité sur la réalité de l'existence. On le regardait, on le saluait. On traversait pour lui serrer la main. On tentait de l'entraîner dans quelque vaine causerie, mais il n'y prêtait qu'une oreille distraite et ne troublait nullement la sévère mécanique de son pas. Il n'avait pas peur des automobiles comme le commun des mortels. Il s'engageait sur la chaussée sans vraiment regarder, en levant juste un doigt comminatoire.

**Extrait de *Chemin d'école*, Patrick Chamoiseau**